

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

La mayonnaise et la genèse

(entretien réalisé par Laurent Demoulin
à Villeroux le 1^{er} août 2014)

LAURENT DEMOULIN – *internet joue-t-il un rôle dans la préparation de vos romans ? Les possibilités qu'il offre vous incitent-elles à davantage vous informer ou, au contraire, à vous méfier de l'érudition gratuite ?*

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT – En général, avant de commencer un roman, je réunis de la documentation, que je vais maintenant chercher sur internet. Pour *Fuir*, par exemple, j'avais accumulé plusieurs pages de documentation sur le bowling. Ensuite, une fois que j'écris, je ne me connecte plus à internet. Je ne dispose donc que de quelques pages de documentation. Je les lis et les relis sans cesse, je les épiluche, je les ronge jusqu'à l'os pour en tirer le maximum. Ce qui m'oblige à faire davantage appel à mon imagination. Pour un seul roman, *La Vérité sur Marie*, je suis resté connecté à internet pendant la rédaction du livre, je bénéficiais donc d'une documentation illimitée en temps réel. Ce qui est à la fois une tentation délicieuse et un danger pernicieux, car l'abondance d'informations induit finalement une paresse de l'imaginaire.

L. D. – *Cela ne peut-il pas aussi produire une forme de baroque ou de préciosité dans le vocabulaire ?*

J.-P. T. – Je parlerais plutôt de foisonnement, foisonnement de détails, foisonnement de précisions, foisonnement d'informations. Ce foisonnement n'est d'ailleurs pas négatif en soi. Mais, pour ma part, j'apprécie un certain dénuement. J'aime aussi une forme d'imprécision positive.

L. D. – *L'excès de précision ne laisserait pas assez de place à l'imaginaire de l'auteur comme à celui du lecteur ?*

J.-P. T. – Oui, l'excès de précision étouffe, comme peut étouffer une profusion de détails dans un dessin. L'air vient à manquer. Il manque du manque.

L. D. – *Étrangement, internet est absent de vos fictions, alors que vous êtes très attentif à la modernité technique et que les fax ou les téléphones portables participent parfois intimement au récit. Un roman de Toussaint où internet joue un rôle est-il envisageable ?*

J.-P. T. – Oui, cela pourra venir un jour. Patience.

L. D. – *En tant que lecteur, lisez-vous de la littérature sur internet ? Lisez-vous des textes qui ne se trouvent qu'en ligne ? Certaines personnes déclarent qu'elles lisent toute la journée sur internet, en passant d'un texte court à un autre texte court, à tel point qu'elles avouent ne plus être capables de lire le moindre livre. La littérature, de ce point de vue, n'est-elle pas menacée par internet ?*

J.-P. T. – C'est plutôt la durée qui est menacée par internet, à mon avis. Jusqu'il y a un certain temps, les écrivains proposaient unilatéralement un ordre et une durée. Ils indiquaient là où il fallait entrer dans le livre et là où il fallait en sortir. L'évolution est telle qu'à l'avenir ce seront de plus en plus souvent les lecteurs qui produiront l'ordre et la durée des livres. Ils pourront choisir, selon leur bon

vouloir, selon leur caprice, où ils désirent entrer et où ils désirent sortir des livres. Le lecteur aura en quelque sorte une pratique de cueillette, il piochera au hasard quelques pages ici et là, sans se préoccuper de l'ordre que l'écrivain a mis tant de soin à établir. Les très longs livres, comme *À la recherche du temps perdu*, n'en pâtiront d'ailleurs pas nécessairement, car leurs richesses sont partout et n'importe quel passage pourra être apprécié isolément, indépendamment de ce qui suit ou de ce qui précède. Mais l'équilibre des romans de taille moyenne, les livres standard de 250 à 300 pages, est plus menacé. À l'avenir, il me semble que la littérature sera de plus en plus consommée par fragments.

L. D. – *Dès La Salle de bain, en 1985, vous avez opté pour une écriture romanesque par fragments. Était-ce de la prescience ?*

J.-P. T. – J'ai toujours eu le goût du fragment, c'est vrai. Lorsque *La Salle de bain* est paru, il était tout à fait inhabituel de publier un livre aussi court, de 128 pages, composé d'une suite de petits paragraphes numérotés.

L. D. – *La constatation que vous faites là au sujet de la lecture fragmentée vous influence-t-elle dans votre écriture ?*

J.-P. T. – Pas directement, mais j'y réfléchis. Par exemple, le cycle de Marie est constitué de quatre romans autonomes, qui peuvent être lus dans n'importe quel ordre. Le cycle a une structure géométrique qu'on pourrait dire de tétraèdre. On peut entrer par n'importe quel côté, cela fonctionne toujours : quel que soit l'endroit par lequel on accède à l'ensemble, il y aura toujours des échos et des résonances avec les trois autres livres du cycle. Je n'y avais pas vraiment songé en ces termes en concevant l'ensemble, mais je constate que cela se prête très bien à une lecture dispersée, davantage éclatée que consécutive. Il en va de

même des dernières vidéos que j'ai réalisées. Plutôt que de faire une adaptation classique d'un roman en entier, j'ai préféré, lors de l'exposition que j'ai présentée au Louvre en 2012, procéder par fragments et j'ai réalisé un film qui s'appelle *Trois Fragments de Fuir*.

L. D. – *Venons-en à votre site internet. Quels sont les principes qui ont présidé à sa création ?*

J.-P. T. – En deux mots, on pourrait dire que c'est la mayonnaise et la genèse : la genèse pour le contenu, la mayonnaise pour la méthode. En décidant de donner un accès libre à l'ensemble de mes brouillons sur le site, je donne en réalité accès à la genèse de mes livres. Depuis une vingtaine d'années, j'écris à l'ordinateur en faisant régulièrement des sauvegardes. Chaque fois que je retravaille mon manuscrit, je duplique le document en utilisant la fonction « enregistrer sous ». J'ai procédé ainsi au début sans intention particulière : c'était uniquement pratique, au cas où j'aurais voulu consulter une ancienne version. Toujours est-il qu'à la fin de l'écriture de chacun de mes romans, j'avais au moins une dizaine de versions sauvegardées (j'en ai 17 pour *Nue*), de multiples variantes et des brouillons. Il y a là des milliers de pages que j'ai imprimées, relues et souvent annotées. Car, même si je me sers d'un traitement de texte, j'imprime systématiquement chaque nouvelle version pour me relire, et je corrige à la main. Je m'inscris donc en faux contre l'idée généralement répandue qui voudrait que, depuis l'avènement de l'ordinateur, nous serions en train de perdre les traces du travail des écrivains. Au contraire, pour ce qui me concerne, cela aurait plutôt tendance à les multiplier. Alors que je n'ai plus aucun brouillon de *La Salle de bain*, que j'ai pourtant écrit à la machine à écrire, je dispose d'une masse considérable de documents, autant numériques que sur papier,

pour les quatre livres du cycle de Marie, que j'ai écrits à l'ordinateur. Tous les écrivains ne procèdent sans doute pas de la même manière, mais, si leurs archives disparaissent, ce n'est certainement pas de la faute de l'instrument. Je dirais même que l'arrivée du numérique simplifie la conservation des archives, en faisant gagner du temps pour les établir et de l'espace pour les stocker.

L. D. – *Cela doit constituer une masse énorme de documents : comment ces archives sont-elles présentées ?*

J.-P. T. – Concrètement, pour chacun de mes livres récents, nous avons défini trois sections sur le site, une première qui s'appelle *États du manuscrit*, qui propose les étapes intermédiaires de la rédaction d'un livre (nous avons mis en ligne, selon les livres, de trois à huit états intermédiaires du manuscrit), une section appelée *Plans, variantes, débris*, et une section appelée plus spécifiquement *Brouillons, manuscrits* où sont présentées des pages de brouillons scannées où l'on peut voir les ratures, les repentirs et d'innombrables corrections faites à la main. Ainsi, je donne aux internautes un accès libre aux brouillons et aux manuscrits de mes livres, comme s'ils pouvaient se promener librement dans mon ordinateur.

L. D. : *Cela va nourrir les spécialistes de la génétique textuelle, qui ne doivent pas attendre votre disparition pour fouiller dans vos brouillons ! Avez-vous vraiment mis en ligne toutes vos archives ?*

J.-P. T. – Non, pas tout. J'ai encore chez moi, par exemple, la totalité, ou quasi-totalité, des brouillons de *La Réticence*, qui sont conservés dans six volumineux classeurs en plastique jaune, que je pourrais un jour envisager de scanner et de mettre en ligne.

L. D. – *Les spécialistes de la génétique textuelle sont parfois taxés de voyeurisme : ne vous a-t-on pas, en miroir, reproché une forme d'exhibitionnisme ?*

J.-P. T. – Oui, je comprends qu'on ait pu y penser. C'est une question complexe. Je ressens parfois une contradiction insoluble entre mon désir d'archiver sur le site et mon besoin de garder certaines choses secrètes, ou en tout cas non publiques. C'est très paradoxal : j'ai envie de mettre énormément de documents sur le site, mais pas nécessairement qu'on les consulte... En élargissant le propos, il me semble que la question de l'exhibitionnisme supposé d'internet relève du malentendu. N'est-il pas, dans le fond, tout aussi exhibitionniste d'écrire des livres ? Quand on écrit un roman, on se dévoile nécessairement. J'aime beaucoup cette phrase de Barthes : « Il faut donner l'intime et pas le privé. » Cette citation est comme une consigne permanente que je me donne quand j'écris. J'essaie donc, dans mes livres, d'atteindre l'intime sans jamais révéler le privé. Il en est de même pour ce que je fais sur internet. Mes brouillons ont quelque chose d'intime, mais ils n'ont rien à voir avec ma vie privée. On pourrait dire, si vous voulez, que c'est à la vie privée de mon travail que je donne accès.

L. D. – *Quelles autres réactions ont été suscitées par la mise en ligne de vos archives ?*

J.-P. T. – Un autre reproche auquel je prête le flanc en donnant à voir mes brouillons est le masochisme. Car, en permettant à chacun d'être témoin de l'ensemble de mes tâtonnements, de mes errements et de mes fautes d'orthographe, je m'expose forcément. Je le sais, et je l'assume. Je prends ce risque. Si je mets malgré tout mes brouillons en ligne, c'est parce que j'ai toujours recherché une forme spécifique à internet, et une telle entreprise n'est

évidemment possible que sur internet, jamais un éditeur ne pourrait publier une telle masse de documents, ni n'en aurait d'ailleurs l'envie. Je sais que beaucoup d'écrivains répugnent à dévoiler leurs brouillons. Nabokov est très sévère à cet égard, qui va jusqu'à comparer les brouillons à des glaires. Pour lui, exhiber ses brouillons, « c'est un peu comme si l'on distribuait des échantillons de ses propres glaires ». Cette méfiance, voire cette répulsion, pour les brouillons est d'ailleurs partagée par de nombreux écrivains. J'y vois surtout une anxiété, je devine une angoisse, comme si les brouillons constituaient une menace pour l'image que les écrivains souhaitent donner d'eux-mêmes. C'est comme si on risquait de découvrir, en étudiant les premières versions de leurs œuvres et en y découvrant des faiblesses et des imperfections, que leurs livres ne sont pas sortis *ex nihilo* de la cuisse de Jupiter.

L. D. – *Et vous n'éprouvez pas vous-même cette angoisse ? Cela ne vous fait pas peur d'ouvrir ainsi les portes de votre atelier ?*

J.-P. T. – Pour ce qui me concerne, j'ai toujours eu un goût prononcé pour les coulisses, l'envers du décor, les *making of*, les esquisses, les plans, les maquettes. C'est d'ailleurs omniprésent dans mon travail, j'ai réalisé un film, *La Patinoire*, dont le sujet est le tournage d'un film, et dans *La Main et le Regard*, le livre qui accompagne l'exposition que j'ai présentée au Louvre, il y a toute une section appelée *Coulisses* qui dévoile la façon dont les œuvres ont été produites. Pour moi, il ne pose aucun problème de laisser voir la manière dont je travaille, comment le texte avance et se construit, un peu à la manière d'un cuisinier japonais, qui ouvre ses cuisines aux regards, sans que cela n'implique en rien une incursion dans son espace privé.

L. D. – *Vous nous avez longuement parlé du premier principe : la genèse. Mais vous en avez évoqué un second, qui m'intrigue : la mayonnaise. De quoi s'agit-il ?*

J.-P. T. – Oui, il est temps de parler de mayonnaise, vous avez raison, on s'égare. Par mayonnaise, j'entends l'idée de faire du lien. Il y a quelque chose de simple et même de sommaire dans les éléments constitutifs de la mayonnaise : un jaune d'œuf et de l'huile. Avec Patrick Soquet, qui a créé le site avec moi, nous avons essayé d'être aussi simples que ça dans la conception du site : nous avons fait appel aux éléments les plus basiques d'internet. Nous avons créé un Wiki, le principe du Wiki est maintenant connu de tous grâce au succès de l'encyclopédie en ligne Wikipédia. Le principe est élémentaire : chacun peut entrer des informations, qui sont mises à jour sur le site chaque nuit. Comme mes livres sont traduits dans une trentaine de langues, j'ai encouragé des traducteurs et des universitaires étrangers à nous rejoindre. Chaque page est complètement autonome et chaque correspondant travaille dans sa propre langue. Les critères définis sont les plus simples : tout ce qui est document est entré en format PDF, les photos sont mises sur un compte Flickr, et les vidéos sur un compte YouTube. Finalement, on entre sur le site un minimum de données pour ne pas l'alourdir. C'est là sa structure. Mais j'espère que tous ces éléments ne sont pas simplement là, juxtaposés les uns à côté des autres : il faut aussi que cela soit vivant, que cela croisse, et que cela aboutisse finalement à une véritable création collective autonome. Il faut, en somme, que la mayonnaise « prenne ».

L. D. : *À ce propos, votre site n'existe que depuis novembre 2009. C'est assez tardif, non ? L'idée a dû germer longtemps dans votre esprit ?*

J.-P. T. – J'ai participé à quelques expériences liées à internet dans le passé, oui. Pendant que je réalisais mon

film *La Patinoire*, Pascal Judelewicz, un des producteurs, m'a proposé de montrer le tournage en permanence en direct sur internet. Nous avons un décor unique, une patinoire, et des webcams ont tourné 24 heures sur 24 sur le plateau de tournage. L'idée était totalement novatrice à l'époque, mais nous étions peut-être trop en avance sur notre temps, car il n'y avait pas encore assez d'internautes en 1997 ! Mais, ceux qui ont suivi l'expérience s'en souviennent. Quant à moi, j'étais trop occupé par le long-métrage que j'étais en train de tourner, je me suis donc contenté de suivre l'expérience à distance.

L. D. – *Quelle a été l'étape suivante ?*

J.-P. T. – Cela a été la rencontre avec Patrick Soquet, un informaticien belge de grande qualité, qui a travaillé pour Apple et Sony. Lorsque nous avons commencé à réfléchir ensemble au site, la première question que nous nous sommes posée, c'est comment faire tenir ensemble les différents contenus dont nous disposions. Comme je suis non seulement écrivain mais aussi cinéaste et photographe, le corpus était très vaste et composé d'éléments de nature très disparate : textes écrits, photos, extraits de films et vidéos. L'idée était de trouver, pour tous ces contenus, une forme spécifique à internet. Il me semble qu'écrire, par exemple, n'est pas une activité spécifique à internet. Je continue d'ailleurs de penser que la meilleure façon de publier des textes, c'est de passer par un éditeur, ou, pour ce qui concerne les articles, par des revues, et pourquoi pas des revues électroniques d'ailleurs. J'ai donc très vite pris la décision de ne pas proposer de textes originaux ou d'inédits sur le site, et même, plus largement, de ne pas y écrire, de ne pas tenir de blog ou de journal. Une création spécifique à internet doit être liée à la nature d'internet :

cela doit être une création informatique, conceptuelle, graphique et artistique.

L. D. – *Quelle a été votre réflexion, justement, quant à l'aspect purement formel de votre site ?*

J.-P. T. – Le site que nous avons imaginé avec Patrick Soquet possédait au départ trois grandes pages d'accueil. La principale est un planisphère présentant des entrées par pays. Cet aspect horizontal est assez original parce que, la plupart du temps, on entre presque toujours verticalement dans les sites. La deuxième est une image que Patrick Soquet a construite avec l'ensemble des couvertures de mes livres traduits dans différents pays. La troisième est une photo d'une installation en néons que j'ai exposée sur la façade du centre d'art de Chen Tong, mon éditeur chinois. Cela s'appelle *La Bibliothèque de Canton*, et cela représente tous les titres de mes livres en français et en chinois en néons de toutes les couleurs. Ici, la spécificité liée à internet, c'est que tous les néons qu'on voit sur la photo sont cliquables et renvoient chacun à la page du site consacrée au livre en question.

L. D. – *Vous n'écrivez pas sur votre site, qui n'a rien d'un blog, mais il propose tout de même des textes inédits de vous : des œuvres de jeunesse qui n'ont jamais été publiées sous forme de livre en papier. On peut en effet télécharger gratuitement le roman Échecs et les pièces de théâtre Les Draps de lit, Rideau et Ni l'un ni l'autre.*

J.-P. T. – Oui, mais là, je vais vous laisser la parole, car c'est à vous que j'ai confié ces inédits. En 2011, à Bruxelles, j'ai retrouvé chez moi quelques manuscrits anciens qui avaient été écrits avant mon premier livre, *La Salle de bain*. J'ai eu l'idée de les publier également sur le site sous forme électronique, dans le prolongement de ce

que nous faisons avec les brouillons. Je n'avais pas envie qu'il y ait de version papier de ces textes, il aurait été maladroit de les proposer au public sur le même plan que mes livres les plus récents. Cela aurait prêté à confusion. J'ai souhaité différencier nettement ces textes des livres que je publie aux Éditions de Minuit. Ils ne sont donc disponibles que sur internet et nous leur avons donné un statut particulier, en créant une petite collection spécialement dédiée à ces inédits. Il fallait aussi que ces textes soient présentés par un tiers, quelqu'un qui soit à la fois compétent, qui connaisse très bien mon travail et en qui j'aie toute confiance. Eh bien, vous l'avez deviné, c'est à vous que j'ai pensé...

L. D. – Oui, en effet, c'est là que j'entre dans le jeu, puisque j'ai établi pour chacun de ces textes une édition critique, avec des notes et une préface. J'ai réalisé ce travail en m'efforçant d'oublier que j'avais affaire à un écrivain contemporain...

J.-P. T. : C'est Patrick Soquet qui a assuré la partie technique de l'entreprise, les livres sont disponibles sur le site en différents formats, il y a des versions pour iPad, Kobo, Nook, Kindle et PDF.

L.D. – Depuis peu, le site propose également un projet interactif, le Borges Projet, qui invite les internautes à réécrire ou à imaginer le destin d'une nouvelle disparue de Borges dont vous parlez dans La Vérité sur Marie. Vous évoquez également cette nouvelle dans l'enquête littéraire que vous menez avec Pierre Bayard qui est publiée en postface de l'édition de poche du roman. Pour qui veut participer au Borges Projet, les contraintes d'écriture sont nombreuses et exigeantes : il faut s'inspirer de Borges (voire le pasticher), évoquer les thèmes de l'anamorphose, de l'île, de l'écriture, des première et troisième personnes... Cela n'a pas découragé les amateurs : une trentaine de nouvelles nous sont

parvenues et nous en avons déjà publié une sélection au début du mois d'août 2014. Or, ce projet est interactif. Vous êtes pourtant très réservé vis-à-vis de l'interactivité sur internet. S'agit-il d'un moyen de donner une forme à l'interactivité ?

J.-P. T : Oui, c'est exactement cela. Le *Borges Projet* est interactif, mais il est surtout créateur de forme. Nous incitons les participants à la lecture et à l'écriture, nous invitons à lire ou à relire l'œuvre de Borges. C'est le contraire de la paresse formelle et du narcissisme primaire qu'on trouve si fréquemment lié à l'interactivité sur internet. C'est une invitation à l'effort, à la rêverie et à l'imagination, c'est un appel à la patience et au travail littéraire le plus exigeant.

Dernier titre paru : Nue (Éditions de Minuit, 2014).